

Gil Imaná, peintre bolivien célèbre dans le monde entier, nous parle de sa vie.



Ma trajectoire d'artiste est très particulière. Mon intérêt pour la peinture est né à mes 8 ans, quand j'ai rejoint l'Académie des Arts plastiques de Sucre. Il y a même un dessin que j'ai réalisé à 6 ans, «Portrait de ma mère», qu'elle a conservé de façon prémonitoire, dessin qui a depuis été publié dans le livre «GIL IMANA» de la maison d'édition Aguilar-Santillana. En 1943, le maître Juan Rimsa quitta l'Académie, et, avec les étudiants des dernières années, créa le «Cours supérieur de Beaux-Arts Rimsa», auquel je fus généreusement invité par le maître à l'âge de dix ans. Ceci exigeait d'abandonner mes études pour me consacrer uniquement à l'art ce que mes parents acceptèrent, voyant l'insistance du maître Rimsa et mon talent déjà prononcé.

Ainsi, à 10 ans, avec mes camarades plus âgés, parfois de 15 ans, nous avons commencé des cours d'anatomie à la morgue de l'hôpital. Je tremblais de peur en voyant les cadavres mais petit à petit j'ai pris confiance en moi, et ma main gauche a récupéré sa fermeté de toujours. Nous nous sommes ensuite rendus dans la campagne, pour peindre des paysages et des détails que chacun choisissait.

Avec cette formation complète, j'ai appris à découvrir la beauté de la ligne, de la texture, de la forme, de l'harmonie naturelle des couleurs. Ma propre vision du monde social m'a poussé à montrer un monde andin, avec ses visages si particuliers et colorés. Ainsi, mon œuvre et ma vie servent à exalter la femme, avec sa beauté naturelle, enrichie par la maternité, la lutte pour la liberté et la solidarité du travail avec son conjoint, dans l'amour de la terre mère.

Durant ma trajectoire d'artiste, j'ai commencé par exposer en commun avec mon frère Jorge. En 1949, ma première exposition individuelle s'est tenue à l'Université San Francisco Xavier, de Sucre, où j'ai exposé des aquarelles de paysages et de rues de Sucre. Depuis lors, 65 ans ont passé, 100 expositions individuelles et 280 expositions collectives, dont plusieurs expositions internationales, où j'ai pu représenter la Bolivie : à Mexico, Lima, Quito, Córdoba, São Paulo, Miami, Maracaibo, à la Biennale de Venise et plusieurs autres.

Mes expositions les plus importantes ont eu lieu à la Salle Internationales du Palais des Beaux-Arts de Mexico, à la galerie Jacques Massol rue de la Boétie à Paris, à la Maison de

l'Amitié entre les Peuples de Moscou et la salle Pierre 1er du Musée de l'Hermitage de Leningrad, à l'inauguration de la Salle Gaudi ou j'ai ensuite pu présenter une exposition individuelle, et ensuite à la Maison de l'Artiste de Jérusalem en Israël.

En 1973, j'ai organisé, en tant que Commissaire l'Exposition bolivienne d'art contemporain au Musée d'art moderne de Paris. Ce fut la plus grande joie que j'ai ressentie en France. Puis en 1977, j'ai été invité avec deux grandes œuvres à l'exposition d'inauguration du Centre d'art de la place Colon de Madrid, en Espagne.

En hommage à mon œuvre la Mairie de La Paz m'a invité, en 1989, à réaliser une exposition rétrospective à la Maison de la Culture où 300 de mes œuvres ont été exposées. En 2000, le Musée National d'Art a réalisé une rétrospective d'hommage avec 250 de mes œuvres.

Je connais plus de quarante pays, tous magnifiques mais il convient de mettre en avant la France et sa capitale Paris, berceau de l'art mondial.

En 1969 j'ai obtenu une bourse du Gouvernement Français. Je me suis rendu en France avec mon épouse Inés Cordova, avec qui j'ai découvert, dans les différents musées, les œuvres des grands maîtres. Se promener sur les ponts de Paris est vivre une réalité qui, avant, nous paraissait très lointaine ! Nous avons connu des personnalités importantes comme : Alejo Carpentier, Gaston Diehl. Nous avons débuté avec Adolfo Costa Durrels une longue et magnifique amitié !

Nous avons fréquenté à Paris divers groupes latino-américains et artistiques, et avons pu retrouver plusieurs amis et collègues comme : Graciela Rodo, José Ostria et d'autres. L'exposition à la Galerie Jacques Massol fut un vrai succès. Le premier visiteur fut le grand peintre argentin Petoruti, nous avons également reçu la visite du grand peintre franco-japonais Kei Sato, Celia Arguedas, fille du grand écrivain Alcides Arguedas, Vicente Lema, Fina Gomez, l'Ambassadeur de Bolivie en France Alberto Salamanca et d'autres personnalités. Le jour suivant un article est paru dans Le Monde, et diverses autres critiques dans de nombreux journaux et magazines de Paris, qui mettaient en avant ma volonté de redonner une image de dignité au peuple de Bolivie. Cette exposition parisienne m'a ouvert de nombreuses portes, puisque j'ai reçu des invitations pour exposer à Louvain, Barcelone, Moscou et d'autres lieux encore.

En 1946 a été créée l'Alliance française de Sucre, dont je fus l'un des étudiants fondateurs pendant trois ans. A La Paz, j'étais en contact avec l'Ambassade de France, qui m'a permis d'organiser son centre culturel, que j'ai appelé «Tambo», où nous avons organisé des expositions artistiques, des œuvres de théâtre, des concerts et autres événements culturels. En parallèle, j'ai pu suivre les cours de conversation de l'Alliance française, ce qui m'a permis ensuite d'être choisi comme membre du Directoire. Enfin, Les trois années que j'ai passé en France m'ont permis de parler la langue et de mieux comprendre les Français.

Comme nous l'annonçons dans notre édition du samedi 31 mai, nous vous présentons le résumé de la thèse de LIZ ANTEZANA-HANEL sur l'historiographie de la période postcoloniale des Missions de Moxos (18ème et 19ème siècles) intitulée «L'historiographie musicale des indiens Moxos : une écriture de l'oralité».



Le répertoire musical liturgique provenant des missions fondées par la Compagnie de Jésus à partir de la deuxième moitié du XVIIème siècle parmi les Indiens Moxos dans le nord-est de l'actuel État Plurinational de Bolivie est considéré comme une grande richesse du patrimoine de la musique baroque latino-américaine qui exalte l'entreprise évangélicatrice. Cependant, il restait à découvrir et analyser l'implication des indigènes des réductions jésuites dans cette production, ainsi que l'interprétation et la valeur mystique et sociale qu'ils octroyèrent à la musique à partir de l'expulsion de la compagnie de Jésus depuis 1767 jusqu'à nos jours. La musique est pour les indigènes Moxos une représentation intrinsèque de la foi et de leur société. L'attachement à une incessante pratique musicale de la part des descendants des Indiens des missions, ainsi que la richesse des traditions orales superposées à l'art rituel moxéen, qui consiste à copier des documents musicaux et religieux, se révèlent être des expressions

rituelles et politiques qui permettent d'envisager une historiographie musicale des Moxos à partir du témoignage indigène. Les milliers de copies de partitions et de cahiers de catéchisme nés de la plume des copistes Indiens sont préservés et utilisés comme des reliques qui prouvent l'appartenance indigène à une culture des missions, et l'empreinte de la pédagogie jésuite de la Ratio studiorum. Ils sont le fruit d'une véritable inculturation et constituent les piliers de la construction identitaire des Indiens Moxos. Les maîtres de chapelle, même éloignés des anciennes missions et de la société bolivienne, ont perpétué cet art à travers la religiosité populaire. Ils furent les instigateurs d'un mouvement messianique et millénariste qui cherchait à trouver une terre promise, la « Loma Santa », quelque part dans l'Amazonie bolivienne, à laquelle on ne pouvait avoir accès que par la préservation stricte de la musique héritée des missions jésuites.

## JEAN-FRANÇOIS REVEL



Philippe Boulanger, vous êtes l'auteur d'un livre sur Jean-François Revel qui a recueilli les éloges du prix Nobel de littérature Mario Vargas Llosa. Qu'est-ce que cela vous inspire comme commentaires ?

J'ai été flatté que le prix Nobel de littérature 2010 consacre une longue recension à ma biographie intellectuelle de Jean-François Revel, même si je savais que celui-ci avait compté pour celui-là : dans son discours en Suède, il lui avait déjà rendu hommage. Élève de Montaigne, libéral convaincu et complexe, attaché aux faits, Revel publia de nombreux essais, mêlant humour et humeur, érudition et pédagogie, portant sur une grande variété de thèmes : la littérature, l'histoire de l'art, la gastronomie, la philosophie politique, les relations internationales. Ses livres aux succès notoires furent, par exemple, Ni Marx ni Jésus (1970), qui saluait la révolution libérale venant des États-Unis, et La Tentation totalitaire (1976), qui critiquait le penchant de la gauche à céder au marxisme mondial.

### Comment Revel définit-il le libéralisme ?

Revel juge que le libéralisme est d'abord un comportement spontané, ce qui ne signifie pas qu'il soit en toutes circonstances la garantie du succès. Il n'est pas une vision de l'esprit, il est, au point de départ, la réaction naturelle de l'homme devant les problèmes matériels qui se présentent à lui : c'est sa conduite économique de base. D'ailleurs, Revel avance que la liberté d'entreprendre est peut-être avant tout le moyen de défense des petits contre les gros et des faibles contre les forts. A l'inverse, l'Etat, qui se prétend

correcteur des injustices, finit la plupart du temps par peser de tout son poids contre les petits et les faibles et par protéger les gros et les forts : classe politique, classe bureaucratique, grandes entreprises, armée pléthorique, syndicats puissants.

### Comment se caractérise le libéralisme de Revel ?

Son libéralisme promeut à la fois la liberté politique et la liberté économique. Son libéralisme intégral pose donc un lien entre libéralisme politique et libéralisme économique. Souvent isolé, y compris parmi les libéraux, Revel prend position en faveur d'un libéralisme qui ne saurait se réduire à la liberté politique : le libéralisme qu'il prône est à la fois politique et économique. Ce que l'histoire enseigne, soutient-il, quand nous observons les divers pays qui, depuis le milieu du XVIIIème siècle environ, ont connu, les uns après les autres, le décollage et les diverses révolutions technologiques, c'est que le processus politique et le processus économique sont étroitement associés. Les grands libéraux comme Locke, Hume, Constant, Smith l'avaient d'ailleurs bien compris : Revel assure qu'ils plaident pour le libéralisme politique et le libéralisme économique, pour le libre commerce des idées et le libre commerce des biens, pour le débat des opinions et la circulation des capitaux privés. La création économique, comme toutes les autres formes de création, a besoin d'un contexte de liberté pour s'épanouir.



Philippe Boulanger est directeur de l'Alliance Française de Santa Cruz. Docteur en droit public, il a publié Jean-François Revel. La démocratie libérale à l'épreuve du XXIème siècle (Les Belles Lettres, 2014).